

COMMENT VOYAGER AVEC UN SAUMON

A en croire les journaux, notre époque est troublée par deux grands problèmes : l'invasion des ordinateurs et l'inquiétante expansion du Tiers-Monde. C'est vrai, et moi je le sais.

Dernièrement, j'ai fait un voyage bref, un jour à Stockholm et trois à Londres. A Stockholm, j'ai eu le temps d'acheter un saumon fumé énorme, à un prix dérisoire. Il était soigneusement emballé dans du plastique, mais on m'a conseillé, puisque j'étais en voyage, de le garder au frais. Facile à dire.

Heureusement, à Londres mon éditeur m'avait réservé une chambre de luxe, équipée d'un frigo-bar. Arrivé à l'hôtel, j'ai eu l'impression d'être dans une légation de Pékin pendant la révolte des Boxers.

Des familles campant dans le hall, des voyageurs enfouis sous des couvertures dormant sur leurs bagages... Je m'informe auprès des employés, tous Indiens, plus quelques Malais. Ils me répondent que la veille, le grand hôtel s'était doté d'un système informatique qui, par manque de rodage, venait de tomber en panne deux heures auparavant. Impossible désormais de savoir si les chambres étaient libres ou occupées. Il fallait attendre.

En fin d'après-midi, l'ordinateur était réparé et j'ai pu prendre possession de ma chambre. Préoccupé par mon saumon, je le sors de ma valise et me mets en quête du frigo-bar.

D'habitude, les frigo-bars des hôtels normaux contiennent deux bières, deux eaux minérales, quelques mignonnettes, un petit assortiment de jus de fruits et deux sachets de cacahuètes. Celui de mon hôtel, gigantesque, contenait cinquante mignonnettes de whisky, gin, Drambuie, Courvoisier, Grand Marnier et autres calvados, huit quarts Perrier, deux de Badoit, deux

Comment voyager avec un saumon

d'Évian, trois bouteilles de champagne, plusieurs canettes de stout, de pale-ale, de bières hollandaises et allemandes, du vin blanc italien et français, des cacahuètes, des biscuits salés, des amandes, des chocolats et de l'Alka-Seltzer. Aucune place pour mon saumon. Deux grands tiroirs s'offraient à moi : j'y ai déversé tout le contenu du frigo-bar, j'ai installé mon saumon au frais, et je ne m'en suis plus occupé. Le lendemain à quatre heures, mon bestiau trônait sur la table et le frigo-bar était de nouveau rempli jusqu'à la gueule de produits de qualité. J'ouvre les tiroirs et constate que tout ce que j'y ai déposé la veille est encore là. Je téléphone à la réception et demande d'avertir le personnel d'étage que s'ils trouvent le frigo vide ce n'est pas que je consomme tout mais c'est à cause d'un saumon. On me répond que cette information doit être donnée à l'ordinateur central, car le personnel n'étant pas anglophone, il ne peut recevoir des ordres parlés, mais seulement des instructions en Basic.

J'ai ouvert deux autres tiroirs pour y transférer le nouveau contenu du frigo-bar, dans lequel j'ai ensuite logé mon saumon. Le lendemain à quatre heures l'animal gisait sur la table et commençait à dégager une odeur suspecte.

Le frigo regorgeait de bouteilles et mignonnettes, quant aux quatre tiroirs, ils rappelaient le coffre-fort d'un *speakeasy* au temps de la prohibition. Je téléphone à la réception et apprends qu'ils ont eu une nouvelle panne d'ordinateur. Je sonne et tente d'expliquer mon cas à un type portant les cheveux attachés en catogan : hélas, il parlait un dialecte qui, d'après ce que m'a expliqué par la suite un collègue anthropologue, n'était pratiqué qu'au Khéfiristan à l'époque où Alexandre le Grand fêtait ses épousailles avec Roxane.

Le matin suivant, je suis allé régler ma note. Elle était astronomique. Il apparaissait qu'en deux jours et demi, j'avais consommé plusieurs hectolitres de Veuve Clicquot, dix litres de whiskys divers et variés, y compris quelques malts très rares, huit litres de gin, vingt-cinq litres de Perrier et d'Évian, plus quelques bouteilles de San Pellegrino, davantage de jus de fruits

Modes d'emploi

qu'il n'en faudrait pour maintenir en vie tous les enfants de l'UNICEF, une quantité d'amandes, de noix et de cacahuètes à faire vomir le légiste chargé de l'autopsie des personnages de *la Grande Bouffe*. J'ai essayé de m'expliquer, mais l'employé, en souriant de toutes ses dents noircies par le bétel, m'a certifié que l'ordinateur avait enregistré tout ça. J'ai demandé un avocat, on m'a apporté une mangue.

Mon éditeur est furieux et me prend pour un parasite. Le saumon est immangeable. Mes enfants m'ont dit que je devrais boire un peu moins.

(1986)

COMMENT FAIRE TOMBER UNE VALISE À ROULETTES

« Rien ne va dans ce pays ! » répétons-nous à l'envi, notre autoflagellation naturelle nous poussant à ajouter que tout est mieux à l'étranger. Parfois c'est vrai. Mais parfois, je me dis que l'incapacité — ou stupidité — est une qualité innée chez l'humain, répartie de manière égale, au même titre que le bon sens cartésien, sur toutes les races, toutes les nationalités, à tout niveau social. Il y a quelques années, est apparue sur le marché la valise à roulettes, avec poignée rétractable, spécialement conçue pour l'avion. On la traîne derrière soi sans effort, pas besoin de l'enregistrer, on embarque et son format permet de la ranger dans le compartiment à bagages. Je précise que ce type de valise est parfait aussi pour le train. Il s'agissait donc d'une merveilleuse invention et moi, voyageur compulsif, j'en ai aussitôt acheté une.

Mais très vite, j'ai fait une douloureuse découverte. Ces objets avaient la forme d'un parallélépipède, avec six faces rectangulaires, les parties opposées étaient égales et — comme n'importe quelle valise — ils avaient deux côtés larges et quatre côtés étroits, constituant les bords. La poignée rétractable et les roulettes se trouvaient sur le côté vertical le plus étroit. Si par hasard, en faisant votre valise, il vous prenait l'idée de placer au fond ou sur le dessus quelque objet lourd (livres ou ordinateur), lorsque vous la traîniez (en courant, bien entendu, car vous alliez rater votre avion ou votre train), la valise ne manquait jamais de se déséquilibrer et de tomber sur le côté. Il vous fallait la redresser, reprendre votre course, et elle tombait de nouveau. Alors, vous deviez marcher à pas lents pour garder l'équilibre de l'engin et, ce faisant, vous ratiez votre avion ou

Modes d'emploi

vosre train. Je précise que cela se produisait avec toutes les marques.

Longtemps (moi qui ne suis pas un expert), j'ai cru que c'était de ma faute, que je faisais mes bagages de manière irrationnelle. Et puis est arrivée la nouvelle génération de valises, avec poignée et roues non plus sur le côté étroit mais sur le côté large. Merveille des merveilles ! La valise ne tombe plus, vous pouvez la remplir comme bon vous semble et vous ne ratez plus votre train (ou votre avion).

C'était l'œuf de Colomb, et je me suis empressé de bazarder l'ancienne pour acheter (au prix fort) la nouvelle. Mais je n'ai pu m'empêcher de demander au vendeur : « Dites-moi, ces industries internationales ont une grande expérience des valises, leurs bureaux d'études sont dotés des meilleurs ingénieurs et designers. Comment se fait-il qu'ils aient mis deux ou trois ans pour s'apercevoir du problème, ou mieux encore, pourquoi n'y ont-ils pas pensé tout de suite ? » Le vendeur a ouvert les bras en signe d'ignorance, et j'en fais autant aujourd'hui avec vous. Je vois une seule explication à cela : c'est en forgeant qu'on devient forgeron et pour arriver à une invention parfaite, il était nécessaire de passer par des stades intermédiaires et des processus dits d'essais et d'erreurs. Mais enfin, que ce soit nous qui soyons obligés de faire des essais pendant deux ou trois ans et de payer pour les erreurs des designers de valises, voilà qui me paraît alimenter l'argument de la stupidité également partagée.

Autre histoire. Aujourd'hui, dans le monde entier, tout hôtel qui ne soit pas un bouge met à votre disposition sur le lavabo de la salle de bains des petits flacons, tous rigoureusement identiques, contenant du shampoing, du bain moussant, du lait pour le corps et quelques autres crèmes d'utilisation et application non identifiées ; il y a aussi des petites boîtes, toutes rigoureusement identiques, contenant des savonnettes, des éponges cubiques imbibées d'acide sulfurique pour nettoyer les chaussures, un bonnet de douche. Chacun de ces emballages porte écrit en gros le nom de l'hôtel ou la marque du produit, tandis

Comment voyager avec un saumon

que le contenu est en général indiqué en tout petit, sur le côté. Quand on sait que la plupart du temps, on les attrape alors qu'on est nu, souvent déjà mouillé, et sans lunettes, quand on sait que plus l'hôtel est cher, moins il y a de chances que ce soient de jeunes auto-stoppeurs qui les utilisent, mais plutôt des adultes ayant dépassé l'âge fatal de la presbyopie, il est absolument impossible, au moment crucial, de savoir si vous êtes en train de saisir le shampoing ou le lait pour le corps, le cirage ou le bonnet de douche.

Et là, je ne vois aucune excuse valable. Ces gadgets sont à la mode depuis des années, et il est impossible que leurs designers ne se soient jamais frictionné le corps avec de l'onguent pour chaussures. Pourquoi persévère-t-on dans ce tragique travers ? Mystère et boule de gomme.

Notez en outre que, hormis le shampoing et le bain moussant, les autres produits mis à votre disposition ne sont jamais utilisés, sinon par des fêtards ramollis sortis tout droit d'une orgie néronienne. Tandis que (sauf dans les hôtels japonais et chinois), on ne place jamais sur votre lavabo les deux seuls objets que vous aurez fatalement oubliés, un peigne et une brosse à dents (lesquels, fabriqués en plastique et destinés à durer un jour ou deux, ne coûtent pas très cher, en tout cas moins qu'un petit flacon de lait pour le corps).

Que les imbéciles existent, c'est fatal. La seule chose que j'aimerais connaître, c'est le salaire des imbéciles qui s'occupent de ces choses-là.

(1996)

COMMENT MANGER EN AVION

Il y a quelques années, un voyage en avion (Amsterdam aller-retour) m'a coûté deux cravates Brooks Brothers, deux chemises Burberry, deux pantalons Armani, une veste de tweed achetée dans Bond Street et un gilet Krizia.

Je m'explique. Les vols internationaux ont la bonne habitude de servir un repas. Tout le monde sait que les sièges sont étroits, la tablette aussi, et qu'il arrive à l'avion de bouger. En outre, les serviettes sont minuscules et laissent à découvert le ventre si on la glisse dans le col, et la poitrine si on la pose sur l'estomac. Le bon sens voudrait que l'on offrît des nourritures non salissantes et compactes. Pas nécessairement des barres de céréales. Par nourritures compactes, j'entends une escalope panée, un steak grillé, du fromage, des frites ou du poulet rôti. Parmi les nourritures salissantes, on a les spaghetti bolognaise, le goulash, la gratinée à peine sortie du four ou le consommé bouillant servi dans une tasse sans anses.

Or, le menu type d'un avion propose une viande archicuite baignant dans une sauce marron, des légumes finement hachés et marinés au vin rouge, du riz à la sauce tomate et des petits pois à l'étuvée. Les petits pois, on le sait, sont des objets insaisissables — même les plus grands chefs ont renoncé à faire des petits pois farcis — surtout si l'on s'obstine, ainsi que l'impose l'étiquette, à les manger à la fourchette et non à la cuiller. Ne venez pas me raconter que les Chinois sont plus mal lotis, je vous assure qu'il est plus facile d'attraper un petit pois avec des baguettes que de l'embrocher sur une fourchette. Et inutile de m'objecter qu'avec une fourchette, on n'embroche pas les petits pois mais qu'on les ramasse, de tout temps les fourchettes ont

Comment voyager avec un saumon

été dessinées à seule fin de renverser les petits pois qu'elles feignent de ramasser.

Ajoutons qu'en avion, les petits pois sont invariablement servis au moment où l'appareil traverse une zone de turbulences, quand le commandant conseille d'attacher les ceintures. Par conséquent, suite à un calcul ergonomique fort complexe, les petits pois n'ont qu'une alternative : se glisser dans le col ou atterrir au creux de la braguette.

Les anciens fabulistes nous l'ont appris, pour empêcher un renard de boire dans un verre, il suffit que ledit verre soit étroit et haut. Les verres des avions sont bas, évasés, de véritables cuvettes. Et bien évidemment, par une loi physique, tout liquide ne peut qu'en déborder, même sans l'aide des turbulences. Le pain n'a rien de la baguette française, dans laquelle il faut mordre et tirer fort même quand elle est fraîche, c'est un type particulier d'agglomérat de semoule qui, dès qu'on le saisit, explose en un nuage de poudre très fine. En vertu du principe de Lavoisier, cette poudre ne disparaît qu'en apparence : à l'arrivée, vous découvrez qu'elle est allée s'accumuler sous votre séant, emplâtrant tout l'arrière de vos pantalons. Quant au gâteau, soit il ressemble vaguement à une meringue et il va faire pâte avec le pain, soit il vous dégouline sur les doigts, quand votre serviette en papier est désormais imbibée de sauce tomate, et donc inutilisable.

Reste, il est vrai, la serviette rafraîchissante. Le problème, c'est qu'on ne la distingue pas des sachets de sel, de poivre et de sucre, si bien que, après le sucre saupoudré sur la salade, la serviette rafraîchissante atterrit dans le café, servi bouillant dans une tasse faite en un matériau thermoconducteur, remplie à ras bord, afin qu'il puisse s'échapper facilement de vos mains brûlées au deuxième degré pour aller s'amalgamer aux sauces désormais engrumelées autour de votre ceinture. En business class, le café vous est directement renversé sur le ventre par l'hôtesse en personne, laquelle s'excuse en espéranto.

A n'en pas douter, le vivandier d'une compagnie aérienne se

Modes d'emploi

recrute dans les rangs de ces experts de l'hôtellerie dont la spécialité est d'adopter le seul type de pot qui, au lieu de verser le café dans la tasse, en répand quatre-vingts pour cent sur les draps. Mais pourquoi ? L'hypothèse la plus évidente est que l'on veut donner au voyageur l'impression du luxe ; on suppose par ailleurs qu'il a en tête ces films hollywoodiens où Néron s'abreuve à de larges coupes en inondant sa barbe et sa chlamyde, et où les seigneurs féodaux dévorent d'énormes cuissots en aspergeant de jus leur chemise de dentelle, tandis qu'ils embrassent une courtisane.

Mais alors, pourquoi, en première classe où le siège est plus spacieux, sert-on des nourritures compactes, genre caviar russe moelleux sur toasts beurrés, saumon fumé et queues de langouste à l'huile et au citron ? Parce que dans les films de Visconti, les aristocrates nazis s'écrient « Fusillez-le » en glissant dans leur bouche un simple grain de raisin ? Peut-être.

(1987)